

*Vous avez dit
mandragore ?*

Une médecine médiévale

Sommaire

Préfaces	6
Jean-Pierre Barbier - Président du Département de l'Isère Sous le signe de la mandragore.	6
Michèle Bilimoff	7
Introduction	8
Géraldine Mocellin - Directrice du musée de Saint-Antoine-l'Abbaye Les hospitaliers de Saint-Antoine, une histoire singulière	6
Charité et Accueil	11
Daniel LE BLÉVEC Charité et accueil	13
Élisabeth CLEMENTZ Accueil et soins dans l'ordre de Saint-Antoine	18
Architecture et décor	25
Pierre-Louis LAGET Les établissements hospitaliers du haut Moyen Âge au XVI ^e siècle : une assistance protéiforme où la sustentation prime sur la médication	27
Nicolas REVEYRON Soin et accueil dans la ville médiévale	32
Daniel RUSSO L'hôtel-Dieu, un écrin monastique pour un art funéraire en grand format	38
Bruno FRANÇOIS L'hôtel-Dieu de Beaune	44
Sylvain DEMARTHE Un établissement d'accueil et d'assistance en Bourgogne : la « léproserie » de Meursault (Côte-d'Or)	47
Alessandra COSTA Entre devoir d'assistance et légitimation de l'ordre : le décor du chœur de Saint-Antoine de Ranvers (Turin)	49

Médecine et soins **53**

Laurence MOULINIER-BROGI	55
Médecine et soins du corps en milieu monastique (Moyen Âge-xv ^e siècle)	
Marilyn NICOUD	62
La chirurgie au Moyen Âge	
Élisabeth CLEMENTZ	70
Le retable d'Issenheim et la pratique thérapeutique des antonins	
Élisabeth CLEMENTZ	74
Hans von Gersdorff	
Stéphane ROSSI et Audrey DOMINGUEZ	76
Le feu Saint-Antoine et la pharmacopée antonine au seuil de l'imaginaire	

Le jardin de santé **81**

Valérie GONTERO-LAUZE	83
<i>Le Jardin de santé</i> de Jehan de Cuba : un herbier à vocation encyclopédique	
Laurence MOULINIER-BROGI	87
Hildegarde de Bingen (1098-1179)	
Valérie GONTERO-LAUZE	94
La mandragore, plante des apothicaires et des sorciers	
Valérie GONTERO-LAUZE	98
Les lapidaires, traités sur les vertus médicinales des pierres	
Nicole CHAMBON	100
Les simples dans la peinture du XV ^e siècle entre réalisme et symbolisme	

Postface **104**

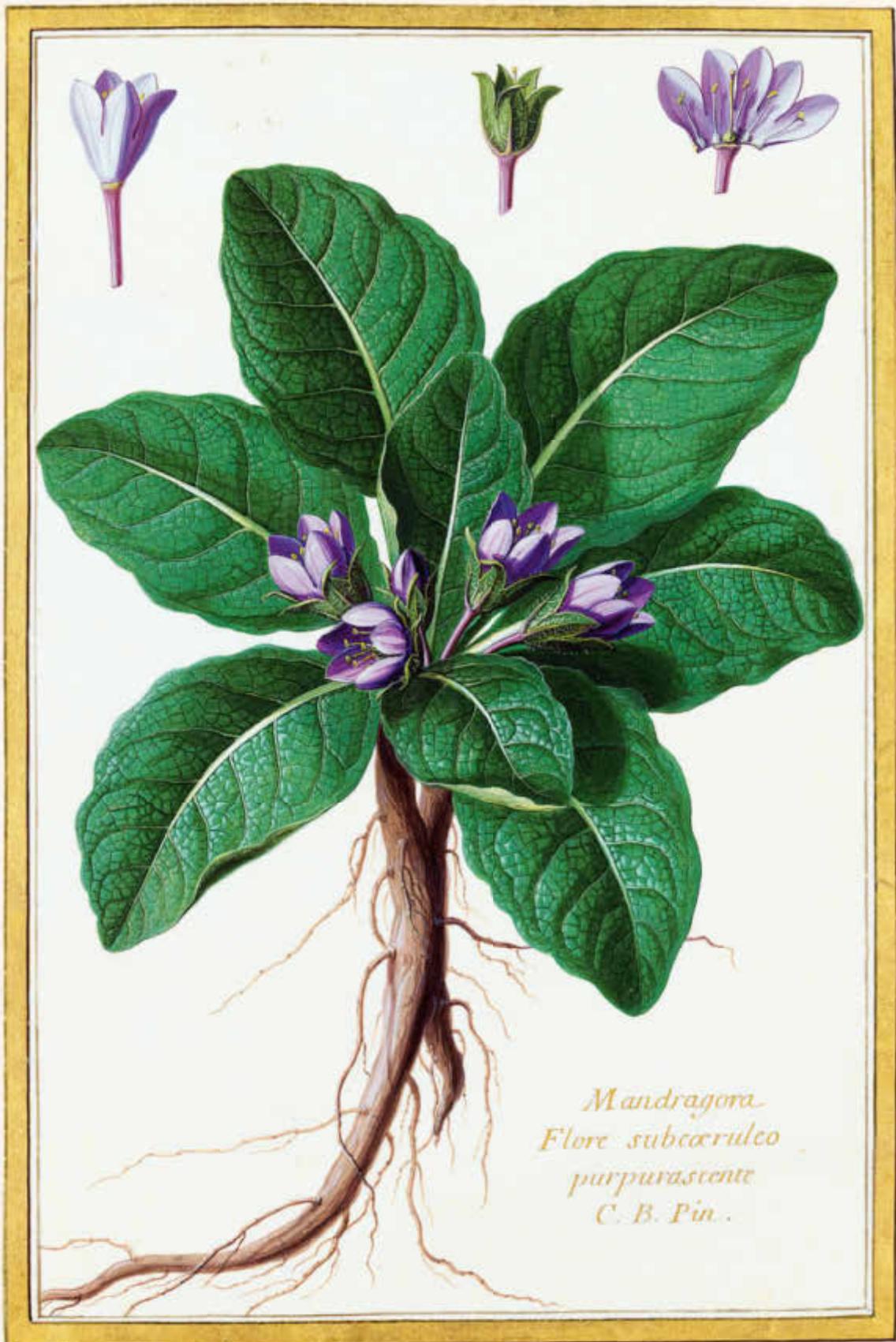
Annick LE GUÉRER	104
Les parfums thérapeutiques	

Catalogue des œuvres **108**

Remerciements **114**

Bibliographie sélective **116**

Crédits photographiques **119**



Mandragora
Flore subcœruleo
purpurascente
C. B. Pin.

*Charité
et
accueil*



Le miracle des Ardents cat. 54
Gabriel-François Doyen (1726-1806)
Vers 1765

Huile sur toile

Douai, musée de la Chartreuse, inv. 2855

Pour des raisons de conservation, cette œuvre n'a pu être déplacée pour l'exposition.

Apparu en Europe au ^x^e siècle, le mal des Ardents ou feu de Saint-Antoine figure parmi les fléaux les plus meurtriers de l'Occident médiéval. Si les hospitaliers de Saint-Antoine se spécialisent dès la fondation de leur maison de l'Aumône dans le traitement de la pandémie, le recours aux saints thaumaturges est particulièrement prégnant. *Le miracle des ardents* commandé en 1762 à Gabriel-François Doyen pour l'église Saint-Roch à Paris donna lieu à de nombreuses versions. L'artiste illustre ici l'un des épisodes survenu en 1130 à Paris au cours duquel l'intercession à sainte Geneviève permit d'éradiquer le mal. G.M.

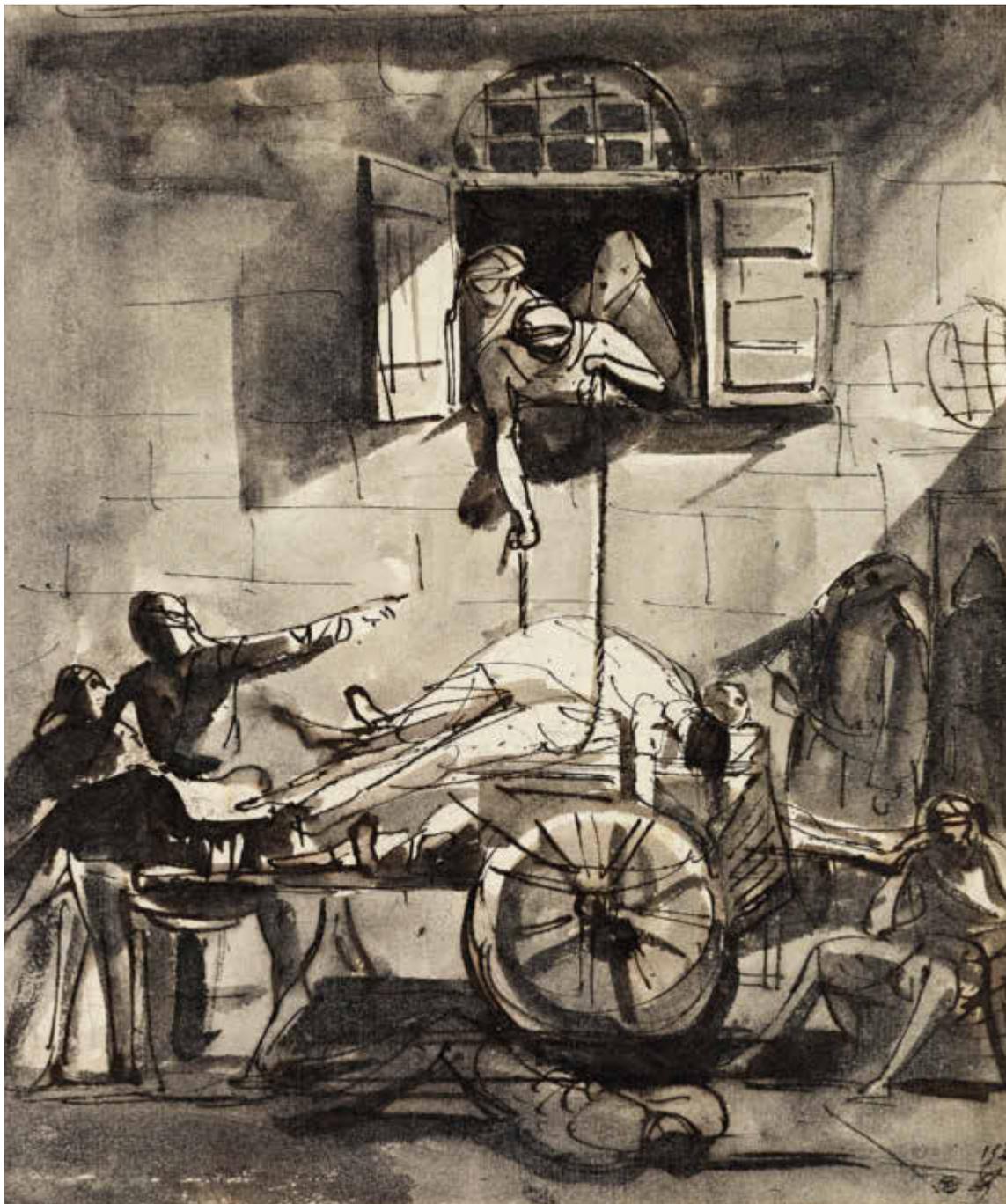
Par ailleurs, dans la scène de la rencontre entre saint Antoine et saint Paul dans le désert, Grünewald, au pied de ce dernier, a représenté quatorze plantes : plantain majeur, plantain lancéolé, verveine, renoncule bulbeuse, scrofulaire aquatique, lamier blanc, chiendent, véronique, gentiane, dompte-venin, trèfle rampant, souchet blanc, épeautre et pavot⁶. Ces plantes et le malade atteint du feu Saint-Antoine sont symétriques par rapport à l'axe médian du retable. Faut-il y voir une relation entre la maladie et le remède pour la combattre ? En effet, d'après le Dr. Wiest, « bon nombre de ces plantes contiennent des principes actifs, encore utilisés en pharmacologie de nos jours, qui ont pu être vraisemblablement bénéfiques dans le traitement de l'ergotisme⁷ ». Il attire également notre attention sur la présence de lichen, *Usnea barbata*, qui, pendant aux branches des hêtres au-dessus de mille mètres d'altitude, figure dans cette même scène de la rencontre des deux ermites. Il contient une substance antibiotique. Des quatorze plantes représentées au pied des ermites, huit sont réputées efficaces dans le traitement de l'ergotisme, les six autres ont des qualités pour guérir les inflammations et les abcès. Ainsi, le plantain majeur et le plantain lancéolé sont réputés assécher les plaies. La verveine est souveraine contre la gangrène⁸. Le pavot, lui, est non seulement un analgésique, mais il a aussi des effets vasodilatateurs, qui combattent la vasoconstriction liée à l'ingestion d'ergot⁹.

6 KÜHN W., « Grünewalds Isenheimer Altar als Darstellung mittelalterlicher Heilkräuter », *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar*, 1951-1952, p. 20-27.

7 WIEST J.-P., *Le feu Saint-Antoine ou mal des ardents en Alsace*, thèse d'exercice de médecine sous la dir. de Georges Schaff, université Louis-Pasteur de Strasbourg, 1981, 1 vol. p. 152. Pour le traitement, voir aussi DELAIGUE R., *Le feu Saint-Antoine et l'étonnante intoxication ergotée. Contribution à l'étude du mal des ardents et de l'ergotisme*, Saint-Romain-en-Gal, Armine-Édicul-ture, 2002, p. 73-76.

8 FEHRINGER B. (dir.), *Das « Speyerer Kräuterbuch » mit den Heilpflanzen Hildegards von Bingen. Eine Studie zur mittelhochdeutschen Physica-Rezeption mit kritischer Ausgabe des Textes*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994, p. 154-155 et p. 198-199.

9 WIEST J.-P., *Le feu Saint-Antoine*, op. cit., p. 152.



Episode de la peste de 1720 à Aix cat. 53

François Marius Granet (1775-1849) (Attribué à)

Fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle

Crayon, encre et lavis sur papier

Paris, musée du Louvre - département des arts graphiques, inv. 26926

Le 27 mai 1720, le *Grand Saint-Antoine* accoste à Marseille en provenance du Levant entraînant dans son sillage les miasmes de la peste qui s'abat sur la ville et gagne bientôt la Provence. Les chroniqueurs décrivent les « vapeurs malignes qui sortent des maisons », « l'odeur puante et cadavéreuse des corps et des malades qui remplissent le pavé » obligeant les hôpitaux à se structurer. Dans ce contexte, les hospitaliers de Saint-Antoine ouvrent les portes de leur hôpital phocéén. Ces scènes d'épouvante trouvent un écho favorable chez les artistes, à l'instar de Jacques-Louis David ou de François-Marius Granet, narrateurs d'un événement qui cessera en 1722. Cet *Episode de la peste de 1720 à Aix*, dans une dramaturgie accentuée par un clair-obscur feint, montre l'enlèvement des cadavres hissés sur une charrette, procédure décrite dans le *Journal de l'année de la peste* comme « si odieuse et si risquée que l'on se plaignait que les porteurs ne prissent plus souci de débarrasser les maisons dont tous les habitants étaient morts », la médecine étant encore impuissante face à ce fléau. G.M.

Hans von Gersdorff



Feldtbuch der Wund-artzney (extrait) cat. 46
HANS VON GERSDORFF (vers 1455-1529)
1540

Imprimé
Paris, bibliothèque interuniversitaire de Santé, cote 21654
Dans son ouvrage paru en 1517, Hans von Gersdorff recense les différents types de blessures liées à la guerre et explique comment redresser un membre cassé, extraire une balle, cautériser une plaie. Il y dévoile aussi la technique qu'il a mise au point pour amputer. La médecine militaire fit à nouveau des progrès lors des guerres napoléoniennes grâce au baron Larrey qui enseigna cet art spécifique. En témoigne cette boîte d'instruments de chirurgie utilisée pendant la campagne de Russie. Elle permettait au chirurgien de réaliser au plus vite les actes nécessaires pour augmenter les chances de survie des blessés. *É.C.*

Hans von Gersdorff est le fils du chirurgien Heinrich von Gersdorff, qui achète le droit de bourgeoisie à Strasbourg en 1450¹. Comme Hans lui-même ne semble pas l'avoir acheté, on en a déduit qu'il l'a acquis par son père. Ce droit, que l'on pouvait également obtenir par mariage ou par achat, était indispensable pour pouvoir entrer dans une corporation et exercer, par exemple, le métier de chirurgien². Par ailleurs, dans son manuel de chirurgie publié en 1517, il se targue de quarante ans d'expérience, ce qui permet de situer sa naissance autour de 1455³. Sa sœur Odilia épouse un chirurgien, et l'un de ses fils exerce, lui aussi, ce métier⁴. Par contre, son écu ne comporte pas d'instruments chirurgicaux, mais une roue de moulin⁵. D'après l'introduction du *Feldtbuch*, il est surnommé *Schylhans*, « Jean qui louche », une allusion probable à une malformation oculaire. Son nom suggère que la famille était originaire de Goersdorf, un village du Bas-Rhin au nord de Haguenau. Cette hypothèse est renforcée par le fait que le tuteur de ses enfants était également de Goersdorf⁶. Peut-être un de ses ancêtres y était-il meunier.

Au Moyen Âge, la formation d'un chirurgien durait plusieurs années, dont deux en tour de compagnonnage. Celle de Hans von Gersdorff a probablement bénéficié des connaissances de son père en matière de chirurgie. Il a également été l'élève de Nicolaus Mulartz, chirurgien du duc Sigismond d'Autriche, avec lequel il participa aux guerres de Bourgogne (1475-1477)⁷. Dans son ouvrage écrit en langue vernaculaire, il évoque de nombreux contacts avec d'autres chirurgiens, ainsi que les compagnons qu'il a formés⁸. Ses activités à Strasbourg sont connues. Il y a fait partie de la commission d'inspection des lépreux, car il connaissait bien la maladie⁹. En effet, dans

1 AMS 6R 21^o 104, 1484 I 15 : Hans Scherer, *Heinrichs von Gersdorff des scherers sun*. Cette mention prouve que Hans est bien le fils de Heinrich, ce qui pour le moment n'était qu'une hypothèse (PANSE M., *Hans von Gersdorffs « Feldbuch der Wundartzney »*. *Produktion, Präsentation und Rezeption von Wissen*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2012, p. 27).

2 PANSE M., *Hans von Gersdorffs*, *op. cit.*, p. 27-28. ALIOTH M., METZ B., *Gruppen an der Macht. Zünfte und Patriziat in Strassburg im 14. und 15. Jahrhundert. Untersuchungen zu Verfassung, Wirtschaftsgefüge und Sozialstruktur*, 1, Bâle, Francfort, Helbing, Lichtenhahn, 1988, p. 409-410.

3 GERSDORFF H. (von), *Feldbuch der Wundartzney*, Strasbourg, Schott, 1517 ; plusieurs rééd. au *xv^e s* ; rééd. en fac-similé de l'éd. orig., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967. CLEMENTZ É., *Les antonins d'Issenheim. Essor et dérive d'une vocation hospitalière à la lumière du temporel*, Strasbourg, Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, 1998, p. 84-85.

4 PANSE M., *Hans von Gersdorff*, *op. cit.*, p. 27-28.

5 ADBR G 2690 P 103r. Je remercie le docteur Eric Wolf qui m'a transmis ce renseignement.

6 WICKERSHEIMER E., « Gersdorff (Hans von) », *Neue deutsche Biographie*, 6, Berlin, Duncker und Humblot, 1964, p. 322-323.

7 *Ibid.*

8 PANSE M., *Hans von Gersdorff*, *op. cit.*, p. 30-31.

9 AMS 1MR 30^o 90r ou p. 228 (sans date).

son *Feldtbuch*, il évoque la lèpre et les signes cliniques qui en permettent le diagnostic. Il s'agit d'un travail de compilation, dans lequel Gersdorff légitime son savoir en s'inspirant de la *Chirurgia magna* et de la *Chirurgia parva* de Guy de Chauliac, de Lanfranc, Braunschweig, Ortolf von Baierland et des gloses de Roger¹⁰. Il affirme également « avoir réalisé 100 à 200 amputations à l'hôpital Saint-Antoine de Strasbourg et ailleurs¹¹ ». Pour les amputations, Gersdorff a mis au point une technique opératoire qui donne de bons résultats. L'originalité de son traitement consiste à substituer à la section « en saucisson » une section « à manchette ». Pour cela, un aide tire la peau en arrière avant de la fixer avec une courroie. On s'occupe ensuite de l'ablation proprement dite, à l'aide d'une scie pour détacher l'os, alors que son contemporain Braunschweig utilisait une hache et amputait « en saucisson ». L'aide rabat ensuite la peau et la chair vers l'avant pour recouvrir l'os. On y applique alors des hémostatiques, puis un gros tampon est placé au-dessus, et le tout est recouvert d'une vessie de taureau, de bœuf ou de porc. Il est indispensable de baigner le moignon tous les jours tant que nécessaire¹². Gersdorff vante les avantages de sa méthode : « cette manière de couper est très sûre et donne des moignons nets ; le membre se détache tout de suite¹³ ». Gersdorff conclut : « Sache que je n'ai jamais agrafé un moignon, mais je les ai tous guéris avec mes procédés. Beaucoup de bons assistants qui ont servi sous mes ordres le savent¹⁴. » *Le Feldtbuch*, imprimé chez Johann Schott à Strasbourg en 1517, contient également vingt-trois gravures sur bois d'une facture exceptionnelle, habituellement attribuées à Hans Wächtlin. L'une d'elles, intitulée *Serratura* (« sciage »), est la première représentation connue d'une amputation. Elle montre un chirurgien en pleine activité. À l'arrière-plan, un homme amputé de l'avant-bras porte sur son habit le tau des Antonins : il s'agit probablement d'un malade récemment opéré à l'hôpital Saint-Antoine de Strasbourg. Lors de sa parution, le *Feldtbuch* eut un très grand retentissement. Il a été édité huit fois à Strasbourg entre 1517 et 1542, une fois à Francfort, et trois fois à Amsterdam.

Hans von Gersdorff est mort avant le milieu de l'année 1520¹⁵.

10 PANSE M., *Hans von Gersdorff, op. cit.*, p. 41 et p. 143-153.

11 GERSDORFF H., *Feldtbuch*, non folioté, *op. cit.* ; entre les f° 70 et 71 [70 av].

12 GERSDORFF H., *Feldtbuch, op. cit.*, f° 70r.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*

15 PANSE M., *Hans von Gersdorff, op. cit.*, p. 28.

De gauche à droite
Trousse de chirurgie à l'écu des Pandolfini, avec sept instruments
cat. 47

Italie, fin du XVI^e siècle
Acier et alliage cuivreux doré
Écouen, musée national de la Renaissance – Château d'Écouen, inv. E.CI.22204

Tire-balles en forme de vilebrequin
cat. 48

XVI^e siècle
Fer et cuivre
Écouen, musée national de la Renaissance – Château d'Écouen, inv. E. CI.14135

Au XVI^e siècle, le développement des armes à feu portatives bouleverse la chirurgie de guerre. Des instruments, tels ce tire-balle à canule, manivelle et pointe en vis, sont élaborés pour extraire les petits projectiles des arquebuses et mousquets, logés profondément dans les chairs et les os.

La trousse de chirurgien renferme dans une version compacte, à l'intérieur d'une gaine décorée d'une devise et des armes de la famille Pandolfini, l'essentiel des instruments nécessaires aux opérations courantes : lancette pour les saignées, crochet pour saisir les corps étrangers, poinçon et ciseaux plats. G.F.



Scie de chirurgien cat. 52
Deuxième moitié du XVIII^e siècle
Ebène et fer

Saint-Antoine-l'Abbaye, musée de Saint-Antoine-l'Abbaye, inv. MSA2018.009.002

La mandragore, plante des apothicaires et des sorciers

De la famille des solanacées, cousine de la belladone, la mandragore est utilisée depuis l'Antiquité pour ses vertus narcotiques. Comme sa racine est composée de deux parties entrelacées qui évoquent une forme humaine, la mandragore a été considérée comme une créature mi-végétale, mi-humaine. Monstrueuse du fait de son hybridité, elle a été parée d'extraordinaires vertus, relayées par les encyclopédies et les dictionnaires jusqu'à l'Époque moderne.

D'après la légende, la mandragore naît de la fécondation de la terre par le sperme qui s'écoule lorsque le pendu rend son dernier souffle. Par analogie, on prête à la plante des vertus liées à la fertilité. Machiavel reprend cette croyance dans sa comédie *La mandragore* en 1520 : un Florentin cherche à acheter cette plante afin que sa femme tombe enceinte. Dans le conte du même nom, Jean de La Fontaine adaptera cette histoire pour illustrer la crédulité humaine en 1671. Dans les bestiaires médiévaux, la mandragore est associée à l'éléphant, qui est si chaste qu'il a besoin d'ingérer de la plante pour pouvoir s'accoupler, dans un état second, et perpétuer ainsi l'espèce. Au XIII^e siècle, dans *Le bestiaire divin* de Guillaume, Clerc de Normandie, l'article sur l'éléphant (article XXXV) est suivi de celui sur la mandragore (XXXVI) : à la croisée des règnes végétal et animal, elle se classe alors parmi les bêtes merveilleuses :

« XXXVI. La mandagloire

« Mandagloire est une erbe fiere :

« Nul autre n'est de sa maniere ;

« Et vos di que de la racine

« Puet l'en fere mainte mecine ;

« Et se la racine esgardez,

« Une forme i troverez

« A la forme d'ome semblable. » (v. 3098-3103)

(« La mandragore est une herbe fière : aucune autre n'est similaire ; et je vous affirme que l'on peut préparer de nombreux médicaments avec sa racine ; et si vous l'examinez, vous y verrez une forme semblable à la forme humaine. »)

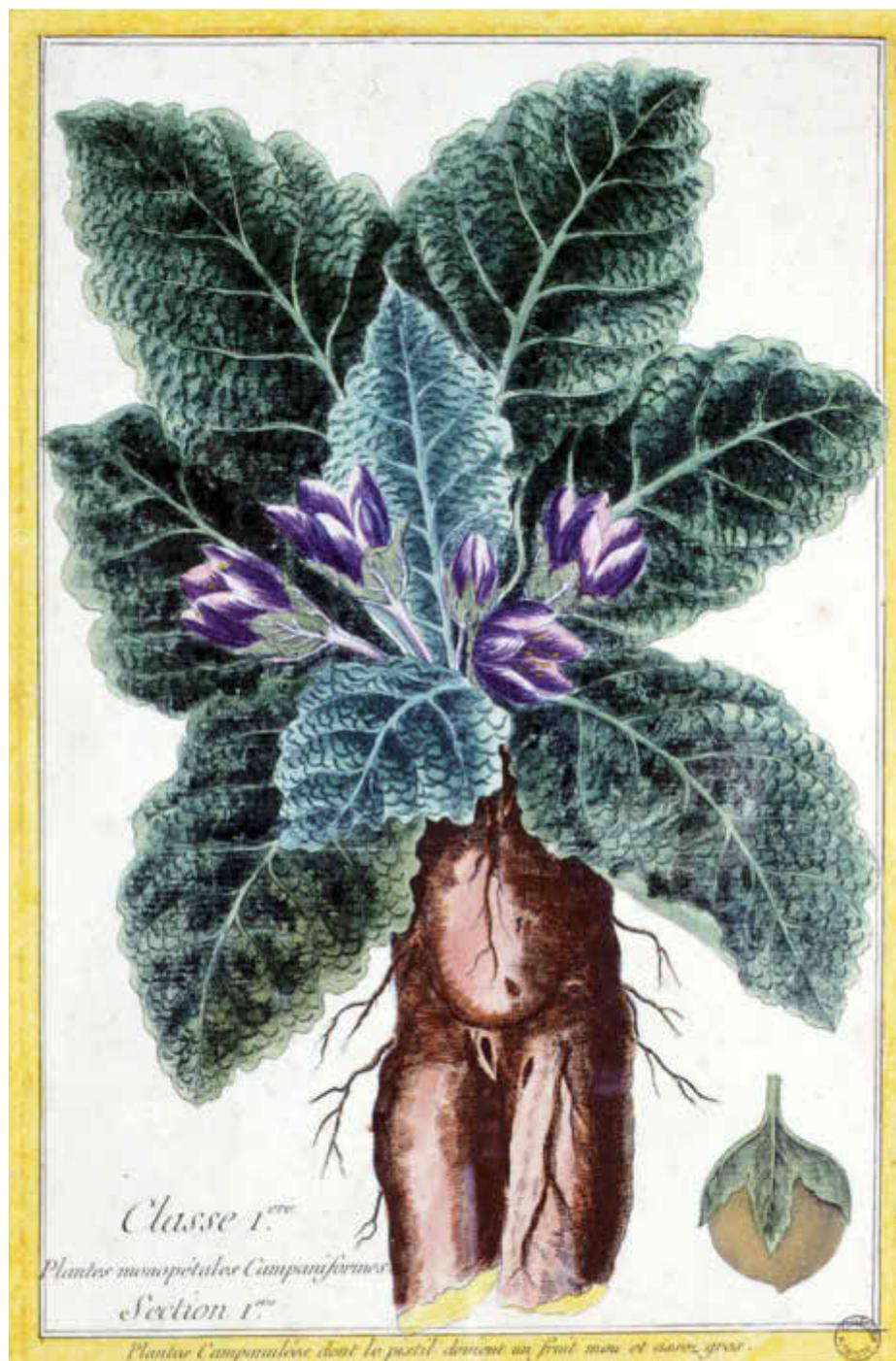
Dans l'iconographie, la mandragore est représentée comme un *homunculus* ; il en existe deux variétés, mâle ou femelle. Il est très difficile de la récolter car, sous l'effet de la douleur de l'arrachement, la créature pousse un cri mortel. Seule méthode possible : sacrifier un chien, auquel on attache la racine de mandragore et qui la déracinera en tirant – pendant ce temps, il faut se boucher fortement les oreilles, ou bien faire un bruit encore plus fort pour couvrir le cri mortel. Dans son roman *La fée aux miettes*, en 1831, Charles Nodier rapportera encore cette croyance.

C'est une plante très puissante sur le plan médicinal, une véritable panacée : pour être guéri, il suffirait de détacher et manger la partie de la racine qui correspond à la partie douloureuse du corps. Les ouvrages de pharmacopée de la fin du XV^e siècle la décrivent avec ses multiples usages. Dans son *Jardin de santé*, Jehan de Cuba consacre deux articles à la mandragore, dissociant le mâle et la femelle.

Le *Grant herbier* décrit plusieurs posologies. Pour faire dormir un malade fiévreux, la racine doit être confite, mélangée à du lait maternel et du blanc d'œuf, puis appliquée sur le front et les tempes. Pour préparer l'huile de mandragore, il faut broyer ses fruits, les faire tremper longuement dans l'huile, puis cuire le mélange, et enfin le passer : cette huile s'utilisera comme somnifère et contre les maux de tête causés par la chaleur. Au XIII^e siècle, l'*Antidotaire Nicolas* donne la recette de l'*oleum mandragoratum* : entrent dans sa composition du jus de mandragore, du jus de chenille, du pavot et de l'opium. Cette huile de mandragore fait tomber la fièvre et s'utilise comme somnifère. Déclaré comme manuel officiel de la pharmacie, cet ouvrage sera imposé par ordonnance du roi pour tous les apothicaires au XIV^e siècle. Son contenu scientifique est donc incontestable, et la mandragore fait alors bien partie de la pharmacopée.

Très coûteuse, la mandragore faisait l'objet de contrefaçons, comme le souligne Furetière dans son *Dictionnaire* de 1690 : « On contrefait les mandragores avec la racine de brionia, ou couleuvrée, qu'on taille en forme de mandragore. On la picque ou on la larde avec des grains d'avoine, puis on la met quinze jours dans la terre. L'avoine qui germe s'y incorpore, & la couvre de petits poils qui achevent sa ressemblance. Des Charlatans à la Foire St. Germain il y a peu d'années en exposèrent une ainsi faite par artifice, & abusèrent de la crédulité du peuple, qui crut voir une chose fort rare. Les Sorciers s'en servent pour faire leur prétendue main de gloire. »

La main de gloire est une amulette de magie noire, utilisée



La Mandragore cat. 90

D'après JEAN D'AUBRY (15.. ? - 1667)

1787

Gravure en taille-douce

Paris, Fonds de dotation patrimoine pharmaceutique – Ordre national des pharmaciens, inv. 1967 1.1661

Éditions **OUEST-FRANCE**
Rennes

Éditeur Jérôme Le Bihan
Collaboration éditoriale Tess-Audrey Denais-Magot
Conception graphique et mise en page Brigitte Racine
Photogravure Graph&Ti, Rennes (35)
Impression PPO Graphic, à Palaiseau (91)

© 2018, Éditions Ouest-France
Édilarge SA, Rennes
ISBN : 978-2-7373-7901-7 - N° d'éditeur : 8996.01.2,5.08.18
Dépôt légal : août 2018
Imprimé en France
www.editionsouestfrance.fr